

Un falot au XIXe siècle

Autor(en): **Alzas**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **3 (1865)**

Heft 22

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-178066>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

un enthousiasme indescriptible. Le mot *incombe* surtout charme les oreilles des assistants : c'est un grand mot que personne ne comprend ! Aussi, messieurs de la commission sont jaloués, « et pourtant, ils n'ont pas fait tant de ces études, » dit-on de part et d'autre.

A. C.

Un falot au XIX^e siècle.

Dix heures sonnaient à la vieille horloge de la Cathédrale ; la nuit était sombre, car la lune, encore dans son premier quartier, cherchait à dissimuler sa pâle lueur derrière un gros nuage noir et laissait l'empire du ciel à quelques étoiles qui, effrayées de se sentir si seules au milieu de l'immensité, n'attendaient que l'heure de minuit pour disparaître à leur tour.

Le *Flon* roulait en murmurant ses ondes jaunâtres qui, sorties pures de la forêt de *Sauvabelin*, après avoir apporté la fraîcheur et la propreté à la bonne ville de Lausanne, allaient elles-mêmes chercher la fraîcheur et la propreté dans les profondeurs du Léman.

La place de Saint-François était déserte, car le thermomètre accusait 14°, et les rares passants, le nez dans leurs manteaux, se hâtaient de regagner leur logis, où les attendaient sans doute un bon feu, une chaude tasse de thé, etc.....

Le timide gapion entrebâillait de temps en temps la porte du poste, et, jetant un regard craintif au dehors, refermait prestement en disant à ses compagnons : « Dormons, tout est tranquille ; nous n'avons rien à craindre : aujourd'hui ce n'est pas un mercredi. »

Les huit becs de gaz distribués entre la place Saint-François et la place Saint-Laurent cherchaient à éclairer le Grand-Pont, mais, hélas ! sans y parvenir, et ne réussissaient qu'à faire ressortir davantage l'incapacité de leurs fonctions.

J'ai dit que tout était désert ; je me trompe, car une lumière venait d'apparaître dans la rue du Grand-Chêne et semblait vouloir prendre la direction de la rue de Bourg.

Qu'était-ce que cette lumière vagabonde qui courait ainsi les rues à une heure aussi avancée de la nuit ? Peut-être un feu-follet, une étoile filante, un bec de gaz en promenade, me direz-vous ; hypothèses fausses, car derrière la lumière se détachait une silhouette ; ce ne pouvait être qu'un falot.

Mais qu'est-ce qu'un falot ? me dira un sujet allemand, français ou britannique. Etrange question ! Un falot ! c'est un être à part, c'est quelque chose qui n'a pas de nom, pas de famille, pas de classe. Lanterne à la cave, lustre au salon, bougeoir à la chambre à coucher, falot à la promenade, son commencement se perd dans la nuit des temps, et il

* Jour où s'assemblent les Bellettriens.

n'aura pas de fin tant que dans les villes universitaires il y aura de craintives et belles jeunes filles et des étudiants somnambules.

Alpha et Oméga de la lumière, il servira toujours d'égide protectrice aux faibles et d'épouvantail aux méchants.

On a bien raison de dire que notre siècle est le siècle de la lumière et des arts et que le progrès fait rapidement son chemin, car le falot susmentionné renfermait deux becs munis de deux bougies pur suif.

O progrès, tu te trouves partout ! Jadis nos pères confiaient leurs douces progénitures à la garde d'un falot armé d'un unique lampion, et maintenant nos contemporains doublent la dose de lumière.

Mais assez parlé du falot ; parlons de la silhouette.

Lamartine aurait dit : Une belle et mélancolique fleur du Nord, inclinant sa tête de madone sur un cou de cygne, etc. ; moi je dis : Une énorme crinoline, un manteau marron et un capuchon vert. — Le capuchon et le falot (je sous-entends son porteur) arrivèrent au milieu de Saint-François ; alors de derrière la fontaine, singerie du moyen-âge que l'on a flanquée contre l'église, sortit quelque chose. Ce quelque chose était enveloppé dans un ample par-dessus qui lui montait jusqu'aux oreilles et était recouvert d'une casquette ; était-elle blanche, noire ou verte ? C'est ce qu'on ignore.

Trois choses se trouvaient donc sur la vieille place : une chose éclairant, une chose éclairée et une chose cherchant à être éclairée ; toutes ces choses s'engouffrèrent dans la rue de Bourg.

Jadis, ceux qui bâtissaient la capitale du canton de Vaud sur les trois collines classiques n'avaient pas réfléchi aux difficultés qu'ils créaient à leurs descendants, car monter (tout le monde à Lausanne le sait par expérience) est très fatigant. Aussi la chose éclairant ralentit son pas, parce que la chose éclairée avait ralenti le sien ; quant à la troisième chose, elle se hâta et arriva tout près du falot. Le capuchon avait une ouverture et au fond de cette ouverture on voyait apparaître, Lamartine aurait dit deux diamants, moi je dis deux bons yeux qui rayonnèrent un moment autour du falot, puis s'arrêtèrent sur l'étudiant, qui soutint leurs regards en souriant. La connaissance était faite ; mais comment entrer en matière ? Là gisait la difficulté sans doute, car la troisième chose marchait toute pensive. Tout à coup une idée traversa son esprit ; il sortit de sa poche un cigare, et s'avançant hardiment vers l'aïeul des becs de gaz :

— Monsieur aurait-il la bonté de me donner du feu ?

Le falot s'arrêta pantelant d'émotion ; devait-il éclater à la figure du malencontreux fumeur ou continuer sa route sans daigner répondre ? Il allait suivre ce dernier parti, car c'était le plus prudent,

lorsqu'une voix douce et agréable le tira d'embaras : — Eh bien ! Louis, donnez donc du feu à monsieur !

L'étudiant s'inclina — on dit même qu'il lança une œillade — et s'approcha, le cigare aux lèvres, du nommé Louis, qui lui communiqua, quoique à regret, ce bienfait cher aux humains que Prométhée (il y a de cela quelques années) ravit pour eux à l'Olympe.

Désormais la glace était rompue entre les trois choses : deux d'entre elles marchèrent riant, causant, parlant de la pluie, du beau temps, de mille petits riens ; tandis que la troisième, tâchant de se rapprocher des deux autres autant que lui permettaient les convenances, pestait contre sa stupide clarté qui avait procuré justement ce qu'elle était chargée d'éviter.

Mais, hélas ! dans ce monde tout a une fin, et la rue de Bourg étant dans ce monde a aussi une fin ; c'est ce dont s'aperçurent trop tôt l'étudiant et le capuchon vert, car une porte venait de s'ouvrir et le falot, déjà vers le seuil, éclairait triomphalement un long corridor. Il fallait se séparer ; on se sépara, car le falot venait de s'éteindre.

Et vous, mortels, qui souvent, rencontrant le soir de ces estimables lumières dans les rues, haussez les épaules en disant avec dédain : « A quoi servent ces lanternes ? » vous venez de voir une de leurs applications.

(Revue de Belles-Lettres.)

AIZAS.

Il n'y a que très peu de semaines encore, chacun se plaignait de la longueur de l'hiver ; il ne fut cependant pas à comparer à celui de 1788, à en juger par la lettre suivante qu'on adressait à cette époque au *Journal de Lausanne* :

De la montagne d'Izenau (Ormonds),
le 31 juillet 1788.

« Quoique je ne sois qu'un pauvre berger des Alpes, j'ai entendu parler de votre *Feuille* qui voudra bien accueillir ces quelques lignes. Nous sommes montés, le 29 juillet, sur la montagne d'Izenau, qui forme un de nos pâturages d'été, et voilà une neige désespérante qui nous oblige à renfermer nos troupeaux dans les vacheries, sans avoir de foin pour les nourrir. Que faire ! cette neige couvre nos prairies depuis deux jours, et la tristesse commune est une faible consolation contre la faim. Plusieurs vachers déplorent leurs misères. Pourquoi nos montagnes ne sont-elles pas privilégiées de la saison de l'été ? dit l'un. A quoi sert, dit l'autre, une si longue froidure ? Et moi j'avoue aussi mon embaras en réfléchissant que nous aurons douze mois d'hiver ; car nous nous chauffons à présent comme à Noël. — J'ai l'honneur d'être, etc.

« Le montagnard. »

LE SECRET D'HORTENSE

(3)

Aux personnes dont le front est précocement ridé, dont les couleurs ont disparu sous la commotion de quelque grand chagrin, elle prophétisent que leur mari, — enlacé dans les filets de l'une de ces ignobles créatures qui amènent la perturbation dans les familles, — honteux de ses erreurs et de son égarement, reviendra repentant et contrit implorer un généreux pardon.

Elles ont des réponses pour toutes les castes, des consolations pour toutes les infortunes ; elles vendent de l'espoir et des chimères qui aident parfois à supporter la vie ; mais se fonder sur leurs paroles, s'effrayer des craintes imaginaires qu'elles déploient pour faire ombre à leurs tableaux serait agir sans le moindre bon sens.

— Cependant, ma chère Hortense, n'a-t-on pas vu des exemples frappants de prédictions réalisés ? Et pour en citer un généralement connu, je te rappellerai celui de l'impératrice Joséphine.

— J'admets la réalisation de certaines prophéties ; mais Dieu qui est souverainement sage ne peut avoir permis qu'on pût lire toujours dans une certaine réunion de cartes, les secrets de la pensée ou de l'avenir, qui relèvent de sa toute-science.

— Mais, ma sœur, en me parlant de cette jeune femme qui souffrait des peines ignorées, madame Lorenzini t'a dépeint parfaitement.

Hortense pâlit de plus en plus.

— Et ce qui m'a le plus affligée, reprit Mathilde, c'est qu'elle m'a dit positivement que c'était moi qui lui faisais involontairement tant de mal.

— Quelle folie !... dit Hortense en embrassant tendrement sa sœur, tu ne m'as donné que des joies !

— Ainsi, tu ne veux pas me confier ton chagrin ?

— Je t'assure qu'il n'existe que dans les déclarations de la nécromancienne.

— Et bien, ma sœur, je le devinerai.

Un coup de sonnette prompt et vibrant fit tressaillir les deux jeunes filles. En un clin d'œil, Mathilde ouvrant la porte du salon se trouva en face d'un beau jeune homme qui paraissait âgé de vingt-sept ans.

De longs cheveux châtain soyeux et légèrement ondulés, prétaient un caractère rêveur à cette physionomie tout harmonieuse. Un front large, des sourcils bien arqués, des yeux d'un bleu indescriptible tant il est pur et cependant foncé, un nez d'une forme irréprochable, une fine moustache formant avec la barbe un cercle étroit et châtain comme ses cheveux, encadrait une bouche gracieuse et sympathique, dont le sourire plein de charmes mettait au jour les plus belles dents du monde ; tel était l'ensemble de la physionomie d'Ernest Méry. Sa taille, qui dépassait la moyenne, rivalisait de grâce et de distinction avec ses traits vraiment remarquables.

Après avoir déposé sur le front de Mathilde le baiser du retour, Ernest tendit une main fraternelle à Hortense qui lui donna la sienne en baissant les yeux.

En toute autre occasion, Mathilde n'eût point pris garde à cette nuance d'embaras, mais la jeune fille décidée à deviner les peines de sa compagne, commençait déjà son rôle investigateur.

— Vous m'attendiez, chère Mathilde, dit Ernest à sa fiancée ; merci pour cette confiance en ma parole, je vous jure que je m'en rendrai toujours digne.

Vous le voyez, ajouta-t-il, en quittant la voiture, j'ai revêtu mon costume de bal ; partons, ma bien-aimée, vous aimez la danse avec passion, et je veux pas vous priver d'un quadrille.

Pour la rédaction : L. MONNET.

LAUSANNE — SOCIÉTÉ VAUDOISE DE TYPOGRAPHIE